

Camille Chaudron et Ophélie
Dambélé, militantes
de la green guerilla, à Pantin,
le 11 septembre dernier.



À LA TERRE COMME À LA GUERRE

PLANTER DES GRAINES DANS LES INTERSTICES DE LA VILLE
SANS ATTENDRE D'EN AVOIR L'AUTORISATION, C'EST LE MODUS
OPERANDI DES ADEPTES DE LA « GREEN GUERRILLA ». UN COMBAT CONTRE
LE BITUME À L'AMBITION RÉVOLUTIONNAIRE.

PAR **HÉLÈNE GUINHUT** PHOTOGRAPHE **AGLAE BORY**

Ce vendredi après-midi, devant la gare RER de Pantin, les gens se pressent.

La faune urbaine foule le pavé, démarche nerveuse et regard sur le Smartphone. À l'orée d'un square, un bout de terre encadré de clôtures retient l'attention d'Ophélie et de Camille. Cette parcelle, où les feuilles duveteuses d'oreilles d'ours côtoient les cadavres de cigarettes, est parfaite. Armées d'une pelle en fer, elles entreprennent de creuser un trou pour y planter quelques courges. La terre caillouteuse est un peu aride, mais leur calendula s'y trouvera peut-être à son aise. Elles sortent les plantes destinées à s'enraciner dans leur nouveau terroir. Une bétonneuse passe, les trains de banlieue se succèdent, les ongles des filles se couvrent de terre. Sous le regard bienveillant des hommes installés sur les bancs du square, Ophélie remplit son arrosoir à la fontaine, puis arrose ses plantations. Avant de partir, les jardinières des villes accrochent quatre petits pots aux grilles de la gare RER. « Free food », « Je suis un calendula, adoptez-moi », peut-on lire sur les écriteaux de bois fichés dans la terre.

À voir leurs mines réjouies, on pourrait croire que les jeunes femmes s'adonnent à une innocente activité de jardinage. En réalité, elles sont en pleine action. Leurs plantations et leurs dons de plantes s'inscrivent dans un mouvement écologique de rébellion qui essaime petit à petit dans les villes.

La green guerilla consiste à végétaliser l'espace urbain sans en demander l'autorisation. Les interstices des pavés, les fissures d'un mur, les trottoirs, les lopins de terre des parkings, les ronds-points ou les friches délaissées sont leurs tranchées. Chaque fleur, arbre fruitier, plante comestible ou ornementale plantée dans la ville symbolise une victoire. Né dans les années 1970 à New York, le mouvement a été initié par Liz Christy dans un quartier désaffecté de Manhattan. Avec des habitants, elle a investi un terrain vague abandonné pour le transformer en potager. « C'est une réaction épidermique de la société à la destruction du vivant, précise Eric Lenoir, auteur du "Petit Traité du jardin punk" (éd. Terre Vivante). C'est se réapproprier l'espace urbain, faire sauter le béton quand il n'est pas indispensable, laisser une chance à la biodiversité et à l'embellissement de prendre sa place ».

À 31 ans, Ophélie Damblé est une adepte. Il y a trois ans, la citadine s'est reconvertie dans l'agriculture urbaine. Avec sa chaîne YouTube Ta Mère Nature et sa bande dessinée « Guerilla Green » (éd. Steinkis), elle a contribué à médiatiser la pratique, invitant les écolos en herbe à se lancer. Quand nous la retrouvons à la Cité Fertile de Pantin, elle initie son amie Camille Chaudron, consultante en transition écologique connue sous le pseudo de Girl Go Green sur Instagram. La veille, elle a déterminé un plan d'action. Les plantations et les dons de plantes ne sont qu'une partie des réjouissances. Les mains dans

Graines de gaillardes séchées (à gauche) et fontaine urbaine : l'art de la récupération.

LA GREEN GUERRILLA, C'EST AUSSI BIEN UNE MÈRE DE FAMILLE QUI PLANTE UNE FLEUR QU'UNE PERSONNE QUI OCCUPE UNE ZAD.

OPHÉLIE DAMBLÉ

un mélange humide de terre et d'argile, elle montre à Camille comment fabriquer ses munitions, les bombes de graines. « Tu mélanges bien pour former une petite boule et tu façones un trou au milieu. Ensuite, tu mets trois ou quatre graines,

mais pas plus, sinon elles n'arriveront pas à se frayer un passage pour pousser. Tu refermes, et c'est prêt. L'intérêt, c'est de former une espèce de coque protectrice », détaille-t-elle en vantant une technique utilisée depuis l'Égypte ancienne. Un peu plus tard, postées devant le mur du jardin d'une résidence privée, Ophélie et Camille lancent leurs projectiles. Une passante, probablement habitante de la résidence, les interpelle. Les activistes expliquent leur démarche, et visiblement convaincue par le caractère inoffensif de l'opération, la curieuse passe son chemin. Le pont qui enjambe les voies de chemin de fer est un autre terrain de lancer idéal. Avec son lance-pierre, gadget plus grisant qu'utile, Ophélie propulse ses bombes de graines entre les rails. « Ce côté rebelle et proche de la street culture m'a tout de suite plu. C'est hyper ludique de lancer des bombes de graines comme si on avait 4 ans », sourit-elle. En janvier dernier, Camille Chaudron participait à des actions d'affichages sauvages pour dénoncer les écocides. Habitée de la désobéissance civile, elle est conquise : « Ma démarche est d'explorer toutes formes de luttes. Il y a quelque chose de très beau et poétique dans la green guerilla, ça permet d'embarquer beaucoup de monde dans une révolution joyeuse. » Comme pour les œuvres des street artistes, les plantations des guérilleros sont souvent éphémères. Même si Ophélie se souvient encore de ce pied de pomme de terre qui avait poussé pendant des mois à Ménilmontant.

Dans de nombreuses villes, la green guerilla prolifère. Dans une croisade pour réintroduire les fruits dans les villes, le mouvement guerilla greffer entreprend de bouturer les arbres ornementaux pour qu'ils produisent poires, prunes, ou autres fruits. Avec la même ambition de partager les ressources nourricières, le collectif citoyen ○ ○ ○

○ ○ ○ Les Incroyables Comestibles invite les urbains à cultiver des potagers. Des plantations décrites comme « open source », c'est-à-dire ouvertes à tous, que ce soit pour bêcher, arroser ou récolter. Présent dans plus de huit cents communes à travers la France, le mouvement compte de plus en plus d'adeptes. « Nous sommes foncièrement pacifiques et rebelles. Nous répondons tous au même élan : la terre est disponible, à nous de l'accompagner pour qu'elle nous donne des fruits et des légumes », revendique Stéphane, membre des Incroyables Comestibles.

« La green guerilla, c'est aussi bien une mère de famille qui plante une fleur qu'une personne qui occupe une Zad », affirme Ophélie Damblé. Chacun, à son échelle, peut concrétiser son initiative. C'est ce qu'a fait Fanny Ehl, designeuse et doctorante en urbanisme à l'origine du concept de biodialisme. Parisienne, elle remplace les pavés par des plantes invasives ou des fleurs ornementales. « J'ai fait ma première action il y a deux ans et demi. J'étais seule, et ça consistait simplement à retirer un pavé désolidarisé des autres. C'était très instinctif », explique-t-elle. Depuis, son initiative a évolué. Lors d'opérations soigneusement préparées, elle réunit un petit groupe à la tombée de la nuit pour reverdir la ville. Équipés de gilets jaunes et de casques de chantier (jaune pour celle ou celui qui dirige l'opération, blanc pour les habitués et bleu pour les novices), ils remplacent le bitume par des fleurs préalablement plantées dans une motte de terre aux dimensions du pavé.

Toutes ces initiatives poursuivent un but commun : lutter contre la bétonisation et l'artificialisation des sols. Pour Fanny Ehl, le biodialisme sert à : « Lutter contre l'urbanisation galopante. Même si cela peut paraître vain à première vue, ce mode opératoire permet de revendiquer et d'interpeller. C'est aussi une réappropriation de nos espaces de vie. » Le bitume n'est pas le seul ennemi des écolos guérilleros. Le gazon avec ses brins bien rangés hérisse aussi. « C'est une vision très patriarcale et hygiéniste de la nature qui consiste à la dominer en la coupant, en ne la laissant pas déborder dans sa forme naturelle », dénonce Ophélie Damblé, pour qui les terrains de golf sont les cibles idéales pour les bombes de graines. Des actions qui semblent anecdotiques, mais reflètent un mouvement de fond dans la société actuelle.

Ophélie et Camille n'en restent pas moins des délinquantes. En jardinant sans autorisation, les écolos risquent jusqu'à 30 000 euros d'amende et deux ans de prison pour « la destruction, la dégradation ou la détérioration d'un bien appartenant à autrui ». Même sanction pour les arracheurs de pavés et les greffeurs de pommiers. En janvier dernier, un Gilet jaune a été poursuivi pour avoir cultivé un potager sur un rond-point de Plateau d'Hauteville, dans l'Ain. Même si Éric Lenoir préfère parler de « gentille petite désobéissance civile », la désobéis-



Ophélie Damblé, agricultrice urbaine.



Ophélie et Camille en pleine préparation de bombes de graines.

sance civile est bien une des caractéristiques de la green guerilla. Le faible degré de transgression n'enlève rien au caractère radical de l'action : « Une action est déjà radicale quand elle s'oppose à l'idée commune, quand elle est en marge de l'idée générale de la pelouse bien rangée. C'est un acte politique et poétique. » Fanny Ehl est réservée : « C'est une façon d'afficher des désaccords vis-à-vis des politiques urbaines.

Le biodialisme réinvente des manières de lutter qui passent par la discrétion et la douceur, sans être radical. »

Écolo punk, Éric Lenoir craint que ce mouvement soit insuffisant.

« Avant de parler de green guerilla, on parlait de guerilla gardening. Souvent, quand on modifie un terme, on édulcore le mouvement. Attention à ce que ça ne devienne pas comme le concept de croissance verte qui est un oxymore, même si une croissance verte est toujours moins grave qu'une économie non soutenable. Il ne faut pas qu'on se contente de planter des fleurs dans notre rue, ce serait revoir l'objectif à la baisse. » Dans la légende popularisée par Pierre Rabhi, il rappelle que si le colibri contribue à éteindre l'incendie avec ses gouttes d'eau, c'est finalement le sanglier qui accélère le mouvement en chargeant les hommes à l'origine du feu. Ophélie veut élargir son champ d'action. Elle a créé une pépinière de quartier à la Cité Fertile. « L'an dernier, j'ai fait beaucoup d'actions de green guerilla, mais il me manquait un lieu pour avoir une continuité dans mon travail. J'avais besoin de me faire le relais d'une solution concrète », observe-t-elle. Dans son récent ouvrage « Manifeste pratique de végétalisation urbaine » (éd. Solar), elle explique comment mener sa guerilla écolo, de son balcon à la rue, avant d'investir une friche, et, stade ultime, une Zad. « Les Zad sont l'expression organisée et représentative du refus du bétonnage et de l'appropriation des terres. Face à la destruction du vivant, les colibris sont les médicaments et les Zad sont les anti-corps. Mais les médicaments sont extrêmement utiles et on en a besoin ! », affirme Éric Lenoir. Que ce soit dans une fissure de mur ou sur une zone à défendre, la green guerilla commencera toujours par une petite graine. Plantée avec ou sans autorisation. ■